

# Sommaire

2009 (1) – numéro 32

Éditorial .....	7
-----------------	---

## DOSSIER

LE PETIT THÉÂTRE INTELLECTUEL  
Coordonné par Laurent Dubreuil, Renaud Pasquier  
et David Schreiber

Prologue .....	13
Appendice – Réponses à quelques critiques .....	19

### ACTE I: CARACTÈRES..... 23

Le comique.....	23
Le Débatteur.....	29
L'Éditorialiste/Le Blogueur .....	33
L'Expert .....	37
Le Gourou .....	43
Le Polémiste.....	45
Le Porte-Parole .....	49
La Pythie .....	53
Le Renégat .....	55
Le Témoin.....	59
Épilogue. La vie rêvée des Revuistes .....	63

### ACTE II: PORTRAITS ..... 67

Dieudonné ou <i>Le porte-parlure</i> .....	67
Hrant Dink ou <i>L'« Intellectuel » post-mortem</i> .....	69
Francis Fukuyama ou <i>La Chauve-souris</i> .....	77
Carlo Ginzburg. <i>Historic Strip</i> .....	83
Sabina Guzzanti, ou <i>La Scandaleuse opiniâtre</i> .....	89
Beppe Grillo, ou <i>L'Imprécateur connecté</i> .....	93

Laibach, ou <i>Le Collectif totalitaire</i> .....	99
Jean-Claude Milner, ou <i>L'impossible Héritier</i> .....	103
<i>Pseudo</i> Orhan Pamuk.....	111
Jacques Rancière, ou <i>L'Intervenant paradoxal</i> .....	119
Alain Badiou ou <i>L'insurgé néo-classique</i> .....	121
Daniel Schneidermann, ou <i>Le Renégat universel?</i> .....	127
Portraits à venir .....	132
<b>EN COULISSES</b> .....	<b>133</b>
Deux « coups de théâtre » : Le refus par Sartre du prix Nobel (octobre 1964), suivi de l'annulation de ses conférences à Cornell University (mars 1965) par Laurent Ferri.....	135
<b>DEUX PRISES DE PAROLE</b> .....	<b>147</b>
« De la singularité de l'événement à Mai 68 : le sens de l'universel ». Entretien avec Alain Badiou, propos recueillis par Aliocha Wald Lasowski .....	149
« De quoi le gauchisme est-il le nom ? ». Entretien avec Jean-Claude Milner, propos recueillis par Aliocha Wald Lasowski.....	155

## TEXTES LIBRES

L'extinction d'une tradition. Crise et marginalisation de l'orientalisme diplomatique américain, 1945-1974 par Nasser Suleiman-Gabryel .....	165
<i>Généalogie de la docilité dans l'Antiquité</i> <i>et le haut Moyen Âge</i> de Gaëlle Jeanmart par Séverin Yapo .....	177

# éditorial

Nos dix ans fêtés dans la précédente livraison, le présent numéro ouvre une nouvelle ère dans la vie de la revue, la troisième. *Labyrinthe* fut tout d'abord « la revue des étudiants-chercheurs », mettant l'accent sur la jeunesse, la pluralité des voix et celle des disciplines ; on privilégia ensuite ce dernier axe, et la revue s'employa à l'examen critique de l'interdisciplinarité, qui nous conduisit entre autres à lui préférer la notion d'*indiscipline*, non en troquant ainsi un mot d'ordre pour un autre, mais afin d'infléchir la recherche collective ; et c'est une nouvelle inflexion que nous entamons avec ce numéro 32, en approfondissant la dimension collective, celle de *l'atelier*, qui nous est chère. La volonté d'« expérimentation » fut déjà bien visible dans certains dossiers récents (« Penser par extraordinaire », « Revues mode d'emploi ») : écriture collective, organisations originales des textes, liberté formelle et structure polyphonique en étaient la marque. Nous estimons qu'il faut aller plus loin. S'il existe maintes « jeunes revues » et « revues de jeunes », si la question de l'interdisciplinarité et même de l'indiscipline sont aujourd'hui au cœur d'innombrables débats, l'expé-

rimentation, jadis tellement en vogue, est une voie bien délaissée aujourd'hui. Nous tenons que c'est là un des terrains privilégiés des combats contemporains. Les pages qui suivent, celle de notre dossier sur « le petit théâtre intellectuel », avancent encore de nouvelles propositions, en adéquation avec leurs propos sur les formes contemporaines de prise de parole publique.

« Adéquation » et « combat », insistons sur ces termes. Par expérimentation formelle, nous entendons la défense d'une certaine audace de l'écriture, qui n'est pas si courante aujourd'hui. On pourra nommer « littérature » ce qui se fait sous ce signe, pourquoi pas ? Nous demandons simplement qu'elle ne soit pas confondue avec son double obscur : la « rhétorique », le conformisme, le style ou le bien-écrit, l'artifice et le superficiel. En aucun cas, il ne s'agit de s'ébattre dans une pure liberté formelle en s'affranchissant des exigences inhérentes aux discours de savoir. Charge à nous de trouver les frontières, la route à suivre et les écueils à éviter. Affaire de rigueur avant tout, en aucun cas d'ornementation.

« Combat » : le mot est-il excessif ? Ridicule ? Pas forcément. À l'heure où se mettent en place

les standardisations massives de la publication « scientifique », les pratiques soi-disant intelligentes et modernes de l'évaluation, nous entendons « prendre la direction opposée », pour citer Thomas Bernhardt. Si nos vies académiques voient le champ de leurs possibles rétrécir chaque jour un peu plus, tâchons de faire que la revue l'étende d'autant. Si nous devons « évaluer », nous le ferons sur ces critères. C'est pour cette raison même que nous avons décidé de nous donner une entière liberté dans les rubriques de la revue : la vieille « actualité de la recherche », qui impliquait malgré tout un rapport au présent, à ses impératifs, et à la « recherche » entendue comme la grosse machine à produire des savoirs labellisés, par des chercheurs plus souvent définis par leur positionnement social que par l'éveil de leur esprit, laisse la place aujourd'hui à des « textes libres ». Le titre parle de lui-même. Nous ne serons pas la dernière boîte aux lettres des instances évaluatrices autorisées.

Encore une fois, soyons bien clair : il ne s'agit d'en rabattre ni sur nos exigences concernant la puissance des savoirs, la force des propos, l'élargissement des observations empiriques et des connaissances en tout genre, ni sur notre volonté de distance critique. Il s'agit au contraire de leur donner le plus de chance d'exister, dans le plus de

directions possibles, avec la plus grande efficacité.

Nous sommes heureux que coïncide avec cette nouvelle orientation de la revue – même s'il ne s'agit justement pas d'une « coïncidence » – un tournant majeur dans notre histoire éditoriale : le numéro que vous tenez entre les mains est le premier publié par les éditions Hermann, auxquelles nous sommes désormais associés. C'est à la fois un plaisir et un honneur pour nous. Certains y verront peut-être la fin regrettable d'une période d'auto-production intégrale. Nous croyons au contraire, grâce à Arthur Cohen et Philippe Fauvernier qui ont bien voulu nous accueillir aux éditions Hermann, que c'est une chance qu'il faut saisir pour pouvoir avancer aujourd'hui dans notre projet collectif d'autonomie intellectuelle. Espérons que nos lecteurs sauront nous suivre sur ce terrain. Notre prix augmente (il passe à 15 euros), mais c'est aussi parce qu'un certain nombre de tâches qui nous incombait bénévolement, à nous, nos amis, nos proches, seront maintenant prises en charge par notre éditeur. Avant d'ouvrir cette nouvelle page de l'histoire de la revue, nous tenons à remercier très chaleureusement tous ceux, auteurs ou rédacteurs, lecteurs ou relecteurs, abonnés, amis et bienfaiteurs, pour leur soutien passé et, souhaitons-le, à venir.

## Éditorial

Un mot pour finir sur les textes qui suivent le dossier : nous publions deux « prises de parole » dont les liens avec notre sujet sembleront assez évidents, bien qu'elles aient été menées indépendamment. Nous remercions Aliocha Wald Lasowski

de nous avoir ainsi proposé les réponses que Jean-Claude Milner et Alain Badiou ont bien voulu apporter à ses questions. Nous sommes également très reconnaissants à ces derniers de permettre à *Labyrinthe* d'accueillir leurs propos.

# **Dossier**

## **Le petit théâtre intellectuel**

Coordonné par Laurent Dubreuil, Renaud Pasquier  
et David Schreiber

## **Distribution**

Un dossier mis en scène par : Laurent Dubreuil, Renaud Pasquier et David Schreiber

## **Auteurs (signalés par des initiales à la fin de chaque texte)**

Marc Aymes : *Pseudo Orhan Pamuk* (Portraits).

Laurent Dubreuil : Prologue ; *Le Gourou, Le Polémiste, La Pythie, Le Renégat* (Caractères) ; *Dieudonné ou le Porte-parlure, Laibach ou le Collectif totalitaire* (Portraits).

Jacques-David Ebguay : *Jean-Claude Milner ou L'impossible Héritier* (Portraits).

Laurent Ferri : *Francis Fukuyama ou La Chauve-souris* (Portraits) ; *Deux coups de théâtre : Sartre, le Nobel et l'université de Cornell* (En coulisses).

Vangelis Kechriotis : *Hrant Dink ou L'« Intellectuel » post-mortem* (Portraits).

Renaud Pasquier : Prologue ; *Le Comique, Le Débatteur, L'Expert, La vie rêvée des Revuistes* (Caractères) ; *Sabina Guzzanti ou La Scandaleuse opiniâtre & Beppe Grillo ou L'Imprécateur connecté, Jacques Rancière ou L'Intervenant paradoxal & Alain Badiou ou L'Insurgé néo-classique* (Portraits).

Guillaume Paugam : *L'Éditorialiste/Le Blogueur* (Caractères) ; *Daniel Schneidermann ou Le Renégat universel ?* (Portraits).

Pierre Savy : *Carlo Ginzburg Historic Strip* (Portraits).

David Schreiber : Prologue ; *L'Expert, Le Porte-parole, Le Témoin* (Caractères).

## PROLOGUE

Qu'est-ce qu'une « prise de parole publique » aujourd'hui ? Quelles sont ses diverses formes possibles, leurs modalités, leur efficacité ? Le problème s'inscrit dans la perspective qui fut toujours celle de *Labyrinthe*, soit la réflexion sur le devenir des savoirs – tous les savoirs, et de tous ordres – dans l'espace public. À l'origine du présent dossier, il y avait aussi une difficulté intime, pour nous, à trouver une voix propre dans la cacophonie ambiante. Mais au-delà d'un souci personnel (sans doute partagé par beaucoup), s'imposait surtout le besoin d'un nécessaire effort de clarification en la matière, sous la forme d'un inventaire critique. Les pages qui suivent amorcent ce chantier de recherche, cette sorte de « topographie » contemporaine des modalités d'interventions publiques : topographie du réel (ce qui advient, ce qui fait effet) mais aussi du possible (ce que la configuration contemporaine autorise), voire du souhaitable.

Lors de nos débats préparatoires quant à la méthode, aux instruments et à la forme, il apparut bien vite qu'il faudrait faire un sort à une figure tutélaire, celle du parleur public par excellence : l'Intellectuel. Silhouette bien connue, trop connue même. Certains s'en félicitèrent, considérant qu'il était grand temps de s'interroger sur elle ; d'autres au contraire s'en irritèrent, estimant qu'un énième « marronnier » sur la question était superflu, et qu'un tel projet tenait plus du rite initiatique que chaque génération se doit de célébrer. Aucun pourtant ne nia le malaise suscité par la notion.

L'Intellectuel n'avait-il pas disparu ? N'était-il pas « au tombeau », pour reprendre le mot de Lyotard<sup>1</sup>, depuis au moins deux décennies ? Les oraisons funèbres avaient été innombrables, plus ou moins chagrines selon les cas, et divergeant sur les causes du décès : « déclin », règne de la médiocrité, toute-puissance des médias, ravages du techno-capitalisme d'un côté, intelligence collective d'une société adulte qui aurait su se délester d'encombrants tuteurs d'un autre, etc. Beaucoup étaient convaincantes. Pourtant le spectre qui se dressait devant nous, en ce carrefour tant

---

1. Jean-François Lyotard, *Tombeau de l'intellectuel et autres papiers*, Paris, Galilée, 1984.

foulé, l'attestait : il n'avait jamais été plus présent que depuis qu'on (et peut-être parce qu'on) le déclarait mort et enterré ; la langue commune le maintient, contre vents et marées, comme une catégorie opératoire, et il réapparaît très régulièrement, dès que les circonstances rapprochent les sphères dites du savoir et de la politique : élections, crise (sociale, financière, politique...), « mouvements » divers. Mieux : tous ceux, ou presque, qui, bien avant nous, ont entrepris d'examiner les conditions d'exercice de la parole publique, se sont inscrits dans le cadre traditionnel défini par l'Intellectuel. De Gramsci (intellectualité partagée par tous contre « fonction intellectuelle » réservée à quelques-uns ; « intellectuel traditionnel » contre « intellectuel organique ») à Foucault (« intellectuel spécifique » supplantant « l'intellectuel universel »), en passant par Bourdieu (« intellectuel collectif » contre « intellectuel pur »), les distinctions les plus raffinées, les typologies les plus éclairantes, les plus efficaces, n'ont souvent consisté qu'en ajustements plus ou moins importants autour d'un même nom<sup>1</sup>.

Que faire alors ? Prendre acte d'une survie étrange mais indéniable, comme si de rien n'était ? Balayer au contraire une rémanence parasite, et bannir l'Intellectuel de nos phrases ? Car quelque chose est mort, cela ne fait pas de doute : une figure de Maître, celle du détenteur d'une vérité universelle, qui puise son autorité dans sa seule maîtrise de la parole, et dont *l'écrivain* était le modèle le plus puissant. En ce point, Foucault – dont nous reprenons ici brièvement l'analyse – convainc, sa distinction universel/spécifique (aujourd'hui plébiscitée par une majorité de ceux qui s'interrogent sur le sujet) recouvrant l'opposition écrivain/savant, le second ayant très nettement pris le pas sur le premier dans l'espace public<sup>2</sup>. Encore peut-on, et bien des travaux du même Foucault nous y invitent, s'interroger sur cette évolution : le « savant » est-il nécessairement, en tant qu'intellectuel, plus fiable que « l'écrivain » ? Ne serait-ce pas plutôt qu'il suscite l'adhésion et la conviction par des procédures différentes, et aujourd'hui dominantes ? Poser ces questions, même sans y répondre, c'est déplacer le point de vue sur l'Intellectuel et sa disparition, suggérer

---

1. « Je revendique ce terme d'intellectuel, qui à l'heure actuelle, semble donner la nausée à quelques-uns », Michel Foucault, « Le souci de la vérité », entretien avec François Ewald (1984), dans *Dits & Écrits* II, Paris, Gallimard, 2001, p. 1494.

2. « [...] Le nouvel intellectuel, ce n'est plus l'écrivain génial, c'est le savant absolu », Michel Foucault, « Entretien avec Michel Foucault » accordé à A. Fontana et P. Pasquino (1977), *op. cit.*, p. 157.

## Prologue

qu'avec lui, ce n'est pas une réalité sociologique qui s'est effacée, mais un certain régime de croyance.

La réalité, ou plutôt l'unité de l'Intellectuel a-t-elle jamais consisté en autre chose qu'en ce régime de croyance ? Soit à la fois la figure elle-même, l'ensemble des procédures qui la construisent et la donnent à voir, et enfin son effectivité même, dépendant pour une part des dites procédures, pour une autre de déterminations extérieures, à savoir de vastes matrices idéologiques<sup>1</sup>. C'est aussi l'affaîssement ou l'épuisement de ces matrices (laissant place à la très stupide doxa de la « fin des idéologies ») qui rend à une inconsistance – mais non inexistence – fondamentale l'« Intellectuel ». Ce dernier ne parut en fait substantiel que pendant une brève période, et même alors toujours fantomatique et fragile face à d'autres catégories (écrivain, philosophe, savant, etc.). « Disparu », l'Intellectuel ? On peut se demander s'il est jamais né... Parler de sa « disparition », c'est encore s'inscrire dans la fable de l'Intellectuel – sa naissance, sa gloire, sa mort. Or c'est cette fable même qui est remise en cause, ou plutôt qu'il faut remettre en cause, afin de saisir le fantôme en tant que tel.

La langue pouvait nous y aider : le maintien du substantif « intellectuel » contribue à rigidifier le rôle qu'il incarnerait et à simplifier les fonctions qu'on lui fait remplir ; en conséquence la sociologie des intellectuels reste, qu'elle le veuille ou non, prisonnière du concept (tout comme la répétition parfois un peu incantatoire des lexiques foucauldien et gramscien), dont elle réifie à tort l'existence sociale. Il fallait alors non pas effacer, mais déplacer le terme ; l'adjectiver (comme nous le faisons, à dessein, dans le titre de ce dossier) : lui faire perdre majuscule et prépondérance, le rendre à un statut ancillaire, à une disponibilité collective (dès lors, à partir de maintenant, quand on emploiera le mot sous sa forme substantive, nous écrirons toujours « intellectuel » – sauf cas particulier – sans majuscule et avec des guillemets chargés de restituer l'instabilité et l'inconsistance extrêmes de la figure). Ainsi saisira-t-on mieux, peut-être, la réalité effective des nombreux et subtils décalages qui constituent l'ensemble hétérogène des prises de parole publique contemporaines.

---

1. Nous entendons par là des pensées, ou pour mieux dire, des *systèmes*, qui ont produit une *doxa*, comme un appendice les prolongeant hors du champ scientifique, philosophique, etc. Le marxisme en est l'exemple le plus évident : il fournit un socle sur lequel s'affirmer, et un point de repère en fonction duquel se déterminer.

Opérer ainsi sur la notion, c'était en effet prendre acte de sa fragmentation sans doute intrinsèque : multiplier les « postures intellectuelles », les « figures intellectuelles », curieux archipel résultant du grand démantèlement – ou dégonflement de la baudruche, comme on voudra. La configuration obtenue est forcément confuse et désordonnée, d'où la nécessité (intellectuelle) d'y projeter quelque lumière.

C'est à ce stade de la réflexion que l'idée d'une topographie prit tout son sens. Fallait-il partir d'une analyse des « médias » contemporains (leur statut, leurs pouvoirs, leur organisation) et poursuivre la route tracée par de nombreux travaux critiques dans ce domaine ? Devions-nous privilégier quelques cas, quelques « parleurs » symptomatiques, et tenter ensuite de généraliser l'analyse ? On songea un moment à une étude fondée sur la matérialité même des discours, distinguant les figures et tropes les plus usités et les plus efficaces aujourd'hui. On opta finalement pour une approche hétérogène, dont le résultat (provisoire) est là : ni sociologie, ni psychologie, ni analyse linguistique ou textuelle, et sans doute tout cela à la fois, sauvagement. Les figures décrites ici ne sont pas des « agents » ou des « acteurs », mais des formes d'énonciation possibles. C'est bien dans l'élément du discours que nous menons d'abord notre enquête, espace labile où nul lieu n'est exclusif d'un autre, les positions (les figures) se pouvant échanger, multiplier, superposer. Nous procédons respectivement par descriptions génériques et particulières, sans hésiter à nous inspirer d'auteurs apparemment éloignés de nos préoccupations présentes.

Difficile, à cet égard, de ne pas songer à La Bruyère, tant pour la composition fragmentaire, l'impossibilité de subsumer l'ensemble sous une définition homogène, que pour l'observation lucide matinée, parfois, d'ironie. L'évocation du moraliste fera peut-être ricaner certains : « sociologiquement révélatrice » pour les uns, « impropre et prétentieuse » pour les autres, « littéraire », même, pour les plus méchants. La Bruyère est pourtant une source précieuse d'approches et de protocoles d'écriture qui nous semblent parfaitement adéquats à notre recherche. Nos « Caractères » – nous empruntons donc le terme – sont cependant, en un sens, plus mobiles, ou disons plus « amovibles », que les siens : moins des personnages que des rôles, voire de simples costumes dont on peut se défaire en un rien de temps, et combiner des manières les plus excentriques. Nous tentons aussi de marquer les évolutions dans la

## Prologue

distribution des rôles – puisque cette pluralité des prises de paroles ne nous paraît pas neuve en soi.

Ces « Caractères » ont été dégagés au terme d'observations, d'analyses critiques, de lectures, et de conversations – comme toute recherche, somme toute. Signalons, à ce propos, qu'on trouvera parfois, dans les « Caractères », des phrases prélevées chez des auteurs et livres divers, indifféremment essais ou romans. Afin de ne pas briser la dynamique descriptive et perturber la lecture, nous avons décidé de les intégrer, pour la plupart, dans le corps du texte, sans les distinguer par un appel de note. Cependant, à chaque fois, l'emprunt est dûment signalé, références à l'appui dans la section « Bibliographie, références, lectures » qui suit chaque texte (au lecteur curieux d'opérer la jonction). Manière pour nous de ménager invention d'écriture et exigence de recherche.

La partie « Caractères » constitue une forme de vaste introduction à la seconde partie du travail, plus individualisée, celle des « Portraits ». Ceux-ci ne consistent pas en une présentation biographique ou en un résumé des grands axes de l'œuvre (quand il y a lieu), mais bien en l'exposition des traits par quoi tel ou tel penseur nous paraît inventer une figure intellectuelle singulière, quelle que soit la sympathie ou l'antipathie que l'on peut éprouver pour ses discours et son travail : sont ainsi exclus des auteurs sans doute passionnants et appréciés de nous, parfois considérables, même, mais non pertinents selon ces critères. Nous avons privilégié, après maintes discussions, des parleurs/penseurs d'horizons divers (bien loin, donc, de pouvoir tous prétendre à la vieille catégorie d'« intellectuel »), aux trajectoires improbables et aux situations singulières, qui permettent de mettre à l'épreuve les instruments « archétypaux » forgés dans la première partie, mais aussi de rappeler la complexité des situations, en insistant sur les moments où des positions instables se dessinent : aucun Portrait ne correspond donc à un seul Caractère, mais à une combinaison de ceux-ci, ses coordonnées spécifiques étant identifiées par proximités ou éloignements. D'où une certaine jouissance de voir l'efficacité heuristique des Caractères et la liste de ceux-ci s'allonger par contrecoup (les deux Actes de notre dossier s'influençant mutuellement), s'enrichir, se préciser, ce que notre « décor », sur le modèle de la carte de Tendre, reflète bien (de l'*Expert* a surgi le *Savant Professeur* ou le *Spécialiste*, la *Pythie* a vu ses faces se multiplier, etc.). Inversement, se fait jour aussi le sentiment qu'aucune

*Labyrinthe, n° 32*

de nos catégories n'était assez fine pour rendre compte avec précision de l'alchimie à l'œuvre dans un Portrait.

Ce sentiment d'inachèvement n'assombrit pourtant pas le précédent, au contraire, puisqu'il ouvre l'excitante possibilité de prolongements. Incontestablement, l'entreprise n'est pas finie. Nous proposons d'ailleurs une liste de « Portraits à faire » qui nous semblaient pertinents. Si le résultat provisoire est réussi, c'est au lecteur d'en juger.

Renaud Pasquier, David Schreiber  
& Laurent Dubreuil

## APPENDICE

### Réponses à quelques critiques

*Pourquoi si peu de femmes figurent-elles dans ce dossier ?*

Même s'il n'était pas question de pratiquer quotas et distributions consensuelles, la question nous semble parfaitement légitime. Elle se pose à un triple niveau : celui des Caractères, celui des Portraits, celui des auteurs. Quant aux Caractères, la responsabilité incombe à la langue française, ou plus exactement au « phallogocentrisme » qui l'habite (jadis analysé par Derrida) : la seule *Pythie* résiste à la domination masculine, et la *Victime* en sous-caractère. Impossible par exemple de féminiser le *Témoin*, difficile et périlleux de transformer l'*Expert* en *Experte*. Le problème est tout autre dans les portraits, où Sabina Guzzanti est bien seule parmi les mâles. On pourrait là encore, pas totalement à tort, renvoyer à la configuration de l'espace public où le *parleur* prévaudrait sur la *parleuse*. Nous ne sommes nous-mêmes pas convaincus car bien des femmes figuraient dans notre liste initiale (Butler, Spivak, Rice, Fouque, etc.). Pure contingence dans la constitution du dossier, où textes prévus ou promis restent souvent dans les limbes ? À moins qu'il ne faille pointer du doigt le troisième niveau, et remarquer qu'il n'est pas de femme parmi les auteurs des textes. Nous laissons la question suspendue, et prenons acte des lacunes, en renvoyant à de prochains numéros l'écriture et la publication de ces « portraits manquants » (voir la liste au terme de la section « Portraits »).

*Corollaire : le champ culturel couvert par vos portraits est bien restreint, pourquoi donc ?*

Même réponse donc, quant aux « quotas », mais aussi quant aux regrettables lacunes. Il est certain que l'espace français est majoritaire (mais non privilégié) dans les Portraits, et modèle aussi largement notre distribution de Caractères. Ce n'est pas pour rien, en tout cas pas seulement pour signaler un ton plaisant et une certaine légèreté que nous avons qualifié ce théâtre de « petit » : c'est qu'il est incomplet et inachevé. Il ne demande qu'à être peuplé de nouveaux Portraits, et de nouveaux Caractères.

*Pourquoi Alain Badiou n'a-t-il pas droit à un portrait en bonne et due forme ?*

Notre préférence concernant les portraits alla très vite, nous l'avons dit, pour des figures singulières insaisissables, afin de tester les vertus heuristiques de nos *Caractères*. Comme bien d'autres, Alain Badiou ne satisfaisait pas pleinement à nos critères, ses interventions publiques obéissant d'après nous à une logique traditionnelle, antérieure à la configuration contemporaine que nous étudions (on trouvera des précisions sur ce point dans le texte qui lui est finalement consacré). Il n'était donc pas nécessaire d'en brosser le portrait. Cependant, plus d'un lecteur nous fit remarquer qu'il était étrange de ne pas mettre en scène un penseur qui a pris une telle importance dans le débat public ces dernières années. Comment en parler sans en parler ? Une remarquable homologie nous frappa : Alain Badiou transposait à l'échelle des Portraits le problème que « l'intellectuel » nous posait au niveau de la configuration globale, et partant, de la composition des *Caractères*. S'il n'est pas – et pour cause – de *Caractère* consacré à « l'intellectuel », ce dernier est tout de même présent dans tel ou tel texte, sur un mode furtif et problématique. On adopta alors une solution analogue : faire apparaître Badiou en contrepoint d'un autre personnage du Petit Théâtre. Jacques Rancière était tout désigné, étant donné les nombreuses intersections entre leurs trajectoires personnelles et philosophiques. La publication hors-dossier – en une position d'écart significatif, donc – d'un entretien accordé par Badiou nous semble compléter très heureusement le dispositif.

*Ne craignez-vous pas que vos propos ne viennent alimenter un certain « anti-intellectualisme » ? Comment vous situez-vous par rapport à ceux qui proclament la « disparition des intellectuels » pour s'en féliciter ou pour le déplorer ?*

Non, il n'y a chez nous aucun « anti-intellectualisme ». Ce serait mal comprendre notre travail. Vouloir arrimer la notion d'« intellectuel » à une certaine forme de savoir commun, en la désubstantivant, c'est rejoindre par exemple les propositions de Jérôme Vidal et Charlotte Nordmann dans les deux tomes de *La Fabrique de l'impuissance*<sup>1</sup>, et, avant eux,

---

1. Jérôme Vidal, *La Fabrique de l'impuissance : tome 1, La gauche, les intellectuels et le libéralisme sécuritaire*, Paris, Amsterdam, 2008 ; Charlotte Nordmann, *La Fabrique de l'impuissance : tome 2, L'école entre domination et émancipation*, Paris, Amsterdam, 2007.

## Appendice

celles de Jacques Rancière. Rappelons ainsi comment Rancière a pu définir sa propre position :

Je ne me considère pas comme un « intellectuel ». Je suis, d'une part, un enseignant-chercheur et un écrivain, qui s'applique à mettre en forme ses questions et ses découvertes, à l'usage de ses étudiants et de toute personne que cela intéresse. J'exerce d'autre part, comme n'importe qui ma capacité à réfléchir et à parler sur ces affaires communes que des spécialistes voudraient accaparer. La figure médiatique de l'« intellectuel » naît de la confusion de ces deux capacités bien distinctes. Cette confusion devient grave quand elle aboutit à l'auto-institution d'un corps de spécialistes de la pensée intervenante. Qui accepte de s'identifier à une telle figure le paie invariablement d'un affaiblissement de ses capacités d'observation et de raisonnement<sup>1</sup>.

Il n'est pas sans intérêt de confronter ces propos, auxquels nous acquiesçons, à ceux, nettement plus ambigus, exprimés par le même Rancière dans un article publié trois ans auparavant dans la revue *Lignes*, « Ce qu'«intellectuel» peut vouloir dire<sup>2</sup> » : Jacques Rancière y défendait l'idée qu'un sens possible du substantif « intellectuel » serait « politique », dans le sens spécifique qu'il donne à ce mot. « Intellectuel » viendrait faire jouer la « tautologie égalitaire » contre la « tautologie inégalitaire<sup>3</sup> », comme subjectivation politique, tout comme « ouvrier » et « prolétaire » avant lui. Comme l'a souligné Charlotte Nordmann<sup>4</sup>, une telle position permettait à Rancière de retrouver (un peu vite) un usage finalement très traditionnel de la notion : le terme continue de désigner « ceux qui parlent là où d'autre voix se taisent ou d'autres sujets politiques font défaut<sup>5</sup> ». Certes, on aimerait souscrire à la proposition suivante :

Les manifestes intellectuels d'aujourd'hui, comme les manifestes ouvriers d'hier, rassemblent des individus non point selon leur occupation ou leur compétence, mais selon leurs parcours singuliers dans le monde de l'égalité

---

1. Réponse aux questions de Roger-Pol Droit à propos du livre de Régis Debray, *Grandeur ou décadence des intellectuels français?*, dans *Le Monde* du 15 décembre 2000.

2. Jacques Rancière, « Ce qu'«intellectuel» peut vouloir dire », *Lignes* n° 32 « Les intellectuels : tentative de définition par eux-mêmes », Paris, Hazan, octobre 1997, pp. 116-120.

3. *Ibid.*, p. 117.

4. Charlotte Nordmann, *Bourdieu/Rancière*, Paris, Amsterdam, 2006, pp. 135-137.

5. Rancière, *op. cit.*, p. 118.

des êtres parlants, selon leur expérience particulière de cette propriété générale de l'animal littéraire qui fonde l'animal politique<sup>1</sup>.

Mais il n'est pas sûr que le « sujet politique » qui se dessine ainsi ne préexiste pas encore à sa « manifestation en acte », sous la forme de ceux qui *peuvent* parler là ou d'autres sont *contraints* de se taire. En attendant, donc, mieux vaut mettre provisoirement le substantif au placard<sup>2</sup>. En reprenant les termes de Jérôme Vidal, on dira donc :

Il ne s'agit pas de proclamer, sur le mode impératif ou prophétique, la fin des intellectuels ou de professer l'une ou l'autre des variantes du relativisme postmoderne. Il s'agit de travailler activement à étendre de façon maximale les frontières de l'intellectualité<sup>3</sup>.

Nous aimerions que nos Caractères soient lus dans cette perspective : dans la plupart des cas, ils ne sont ni tout noirs ni tout blancs. Aucun ne peut prétendre à une position dominante (soit se substituer à « l'intellectuel »), il était donc capital de marquer leurs limites, leurs ridicules, leurs « angles morts ». Certes, il en est qui sont croqués plus féroce­ment que d'autres, comme le *Renégat* ou l'*Expert* : nous assumons le choix politique qu'implique tel traitement. Mais hormis ces quelques cas, nous voulons aussi mettre en évidence la puissance critique de nos personnages, leur force argumentative et leur capacité d'intervention, disponibles pour tout un chacun.

---

1. *Lignes*, art. cit., p. 120.

2. Ce que faisait Rancière, concédons-le, au début de l'article cité (*ibid.*, pp. 116-117), en privilégiant la fonction adjectivale du terme, associée au substantif « égalité ».

3. Jérôme Vidal, *op. cit.*, pp. 168-169.